

**Martin Vaillagou**

Martin Vaillagou est né le 28 juillet 1875 dans le Quercy. Il a épousé sa femme Eugénie en 1900. Le couple est rapidement venu travailler à Paris pour vivre. Ils ont fondé ensemble une entreprise de maçonnerie, vite prospère, et ils ont eu deux enfants, Maurice et Raymond. Martin était admirateur de Jaurès et poète à ses heures. Versé dans le 247<sup>e</sup> régiment d'infanterie, il fut tué le 25 août 1915. Maurice, son fils aîné qui lui demandait de lui rapporter des balles ennemies et un casque de Prussien, a dû travailler après la mort de son père, dans une entreprise de produits chimiques. Il est mort d'une leucémie foudroyante en janvier 1918, trois ans après son père. Il avait 14 ans.

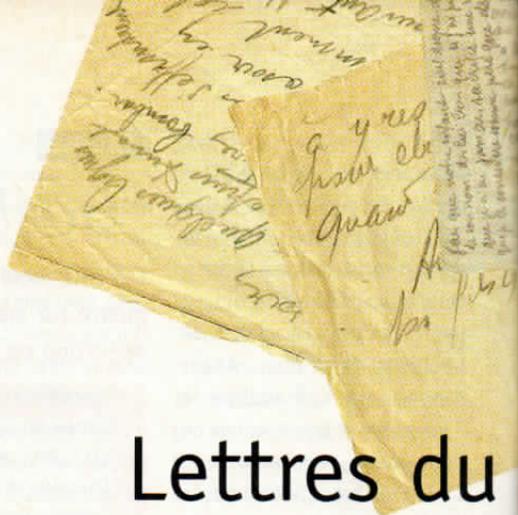
*Voici pour Maurice,*

Je vais exaucer les vœux à Maurice dans la mesure du possible. D'abord pour les lignes de combat, je vais tracer un plan au dos de cette feuille que tu pourras suivre et expliquer à maman à moins que maman comprenne mieux que Maurice. Pour les balles allemandes, je pourrai le faire. J'en apporterai quand je revien-

**"Il faut réfléchir, les Prussiens sont comme nous !"**

drai. Pour le casque de Prussien cela n'est pas sûr. Ce n'est pas maintenant le moment d'aller les décoiffer. Il fait trop froid, ils pourraient attraper la grippe. Et puis mon pauvre Maurice, il faut réfléchir que les Prussiens sont comme nous. Vois-tu qu'un garçon prussien écrive à son père la même chose que toi et qu'il lui demande un képi de français, et si ce papa Prussien rapportait un képi de français à son petit garçon et que ce képi fut celui de ton papa? Qu'est ce que tu en penses? Tu conserveras ma lettre et tu la liras plus tard

quand tu seras grand. Tu comprendras mieux. A la place du casque de Prussien, je vais t'envoyer à toi, à Raymond, maman peut les recevoir aussi, des petites fleurs de primevères que les petits enfants (garçons et filles) du pays où je suis cueillaient autrefois et qui faisaient leur joie, et que moi, le grand enfant, j'ai cueilli cette année dans leur jardin pour te les envoyer. (Je ne les vole pas, elles se perdraient tout de même). Je vous les envoie pour que vous pensiez un peu à leur malheur de n'être plus dans leur maison. Je vois, je mets même mes ustensiles de cuisine sur un petit dodo de ces petits enfants. Il y en a là deux même que je ne peux voir sans penser à vous et les larmes aux yeux me disent que vous êtes tout de même heureux par rapport aux autres...



## Lettres du front

En direct de l'enfer

Comment décrire les horreurs de la guerre, mais aussi les espoirs d'une victoire. Les éditions Tallandier reproduisent, sous le titre *Paroles de Poilus*, une quarantaine de lettres écrites au front. En 160 pages et 300 illustrations, ce travail conduit par Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume laisse transparaître les souffrances de huit millions d'hommes.



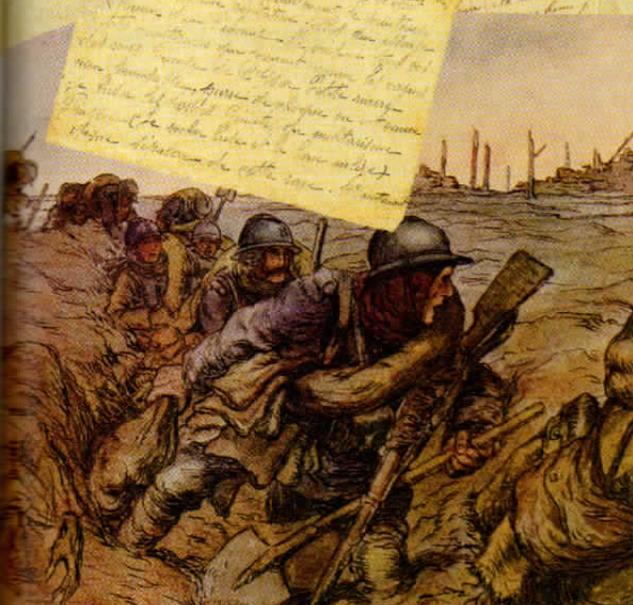
Octobre 1914

Soir tendre

Oh ! ce soir je suis tout frissonnant de tendresse  
 Je pense à vous, je me vois seul, je me sens loin,  
 Loin de tout ce dont mon cœur tendre a tant besoin  
 Hésitant entre l'espérance et la tristesse  
 Comme un oiseau meurtri mon cœur las que tout blesse  
 Désirerait un nid très sûr, un petit coin  
 Où dans la quiétude et la douceur des soins  
 La douleur se fondrait vaguement en faiblesse  
 Et des mots d'abandon, des mots mièvres et lents,  
 De ces mots que l'on sent monter du fond de l'âme  
 S'écoulant de ma bouche à petits coups dolents  
 Et je rêve de doigts légers, adroits et blancs  
 Qui sur mes yeux se poseraient frais et tremblants  
 Sinon des doigts de mère au moins des doigts de femme  
 Chassant la vision des souvenirs sanglants

Ton Marcel

**Ce poème est un extrait du journal de guerre de Marcel Rivier.**



RECHERCHE ICONOGRAPHIQUE JÉRÔME FEIGNARD

Jeudi 27 août 1914

De loin la pensée vigilante des mères nous fait comme une enveloppe mystérieuse à notre âme s'emmitouflant à moindre froid et à moindre peur. Un peu de la tiédeur d'un sein y reste encore, et c'est d'une douceur triste et profonde, un peu trouble, comme les choses qui nous dépassent ou nous viennent de très loin. Oh ! Réseau léger, réseau exquis qui palpète devant les bottes comme une fine toile d'araignée au vent du matin frais, dans une crainte continuelle.

**« On a marché, on lutte tout le jour, l'effort physique étouffait en nous la pensée. » Ce tableau exécuté par un Poilu avait été publié par le magazine L'Illustration.**

Et parfois dans le soir, de grands élans de tendresse nous secouent. On a marché, on lutte tout le jour, l'effort physique étouffait en nous la pensée. Tels des bêtes fauves on allait les sens tendus, le cœur bandé comme un ressort neuf. Brusquement, un frisson est venu, puis une lassitude infinie et le besoin immense d'être doux, d'aimer, de faire des caresses, d'avoir des paroles exquis, et de se fondre tout entier dans un seul cri : Maman !



**Marcel Rivier**

Originaire de Bugeaud, en Algérie, Marcel Rivier a été tué le 4 novembre 1914, près de Dikbuck en Belgique. Il était âgé de 21 ans.

Son journal de guerre écrit au fil des jours entre la date de la mobilisation et celle de sa mort a été retrouvé sur son corps. Ce journal de guerre fut transmis à sa mère, Louise Rivier, née Jalabert, par les autorités militaires.

Dimanche 9 août 1914

La guerre est le paradis des soldats et l'enfer des enfants. Les souvenirs seuls nous font peur de la mort. S'interdire de penser à ceux qu'on aime de peur de sentir vaciller son courage. Quelle tristesse ! Quel touchant héroïsme !

6 septembre 1916  
Mercredi soir  
Ma chère mère,  
Je t'envoie quelques lignes des tranchées où nous sommes depuis Dimanche soir. De la boue jusqu'à la ceinture, bombardement continu, toutes les tranchées s'effondrent et c'est intenable, nous montons ce soir en 1<sup>re</sup> ligne mais je ne sais pas comment cela va se passer c'est épouvantable.  
Nous avons déjà des tués et des blessés et nous avons encore 2 jours à y rester. Je donnerais cher pour être loin d'ici. Enfin espérons quand même.  
Adieu et une foule de baisers de ton fils qui te chérit.  
Gaston



**Gaston Biron**

Gaston Biron avait 29 ans en 1914. Après de solides études, il était devenu interprète, et la guerre avait fait de lui un soldat appartenant au 21<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. Ses parents étaient d'origine auvergnate, et exerçaient une activité de grossistes en produits laitiers dans la Région parisienne. Gaston était le seul frère de six sœurs: Berthe, Hélène, Blanche, Marguerite, Madeleine et Marie.

Une des lettres de Gaston Biron adressée à sa mère, et une photo le représentant avec ses camarades.

**Maurice Maréchal**

Agé de 22 ans en 1914, excellent musicien, le matricule 4684, classe 12, fut soldat de 2<sup>e</sup> classe et agent de liaison. En mai 1915, un autre poilu lui fabriqua un violoncelle avec les morceaux d'une porte et d'une caisse de munitions. Ce violoncelle, signé par les généraux Foch, Pétain, Mangin et Gouraud, est aujourd'hui conservé à Paris, à la Cité de la musique. Après la guerre, Maurice Maréchal deviendra l'un des plus grands violoncellistes du monde: l'égal de Casals et l'un des maîtres de Rostropovitch.

**Dimanche 27 septembre 1914**

Oh, que c'est long et monotone et déprimant. Voilà 15 jours que nous restons sur place. En 1870, autant que je me rappelle, il y eut de formidables batailles où les armées se cognèrent vraiment avec acharnement! On parle toujours de Gravelotte, Reischoffen, Rezonville. Ces noms évoquent de l'action, des forces dépensées dans un commun effort, de l'énergie, de l'héroïsme!!... Je pense à ces régiments de cavaliers balayant la plaine, ces combats corps à corps, ou presque, dans les rues de village: eux les voyaient..., les Prussiens! Nous, nous ne les voyons pas! Pour la malheureuse infanterie, la tâche est bien facile à résumer: «se faire tuer le moins possible par l'artillerie». Pour cela on

marche la nuit, les mouvements se font au petit jour et au crépuscule on a toujours l'air de se cacher. Une fois arrivé au poste de combat, chacun prend ses positions, ici telle compagnie, là telle autre, là le commandement; puis on se terre dans les tranchées et on attend. On ne voit rien, mais on entend: c'est tout de même quelque chose! L'artillerie se met à cracher, on compte les coups, on risque un œil pour mesurer la distance à laquelle éclatent les projectiles; on se baisse vivement lorsqu'on perçoit, ironique et railleur, le *dss, dss* d'une nouvelle marmite! Et voilà l'héroïsme de nos jours: se cacher le mieux possible. Évidemment, à force de s'amuser d'un côté et de l'autre, à s'envoyer les uns de la picrite, les autres de la mélinite plein les obus, il arrive quelque bobo! Boum! Oh, celui là arrive bien près! Reboum! Bon tout le monde est par terre, roulé de sable et de poussière, on ne voit plus rien à cause de la fumée noire qui vous aveugle. Mais on entend des râles et c'est le spectacle hideux, indigne d'être raconté, de 7 ou 8 bonhommes au milieu desquels est venu éclater avec un gros bruit bête, l'obus contenant des kilos de mélinite. Alors les moins blessés s'en vont, suffoquant encore un peu, sous le coup de l'émotion nerveuse. On les sent tous petits, tous petits, en face de cette épouvantable chose (...)